
L e grand chassé-croisé

Nous partons toujours en vacances au mois d'août. Au même endroit. Un village. Un faux. Un village de vacances. Nous retrouvons tous ceux que nous connaissons. Mes collègues, leurs épouses et leurs enfants. Le village appartient au comité d'entreprise. Il est grand, conçu avec intelligence. On peut y tromper son ennui pendant quelques semaines. Trois en ce qui nous concerne. La mer est là. Bleue. Infiniment chaude. Émolliente. On s'y baigne. On y plonge. On y pêche. On y vogue. On la scrute. La plage est longue. Le sable est fin. Les corps allongés ressentent cette finesse. Ils l'apprécient. Des animateurs du village organisent des jeux pour les petits et les grands. Nous y prenons part avec bonheur ou résignation. Pétanque. Courses en sac. Urologie. Beach-volley. Candaulisme. Concours de châteaux. Les animateurs sont jeunes et musclés. Ils ont d'abondantes chevelures que le sel de la mer blondit par mèches. Ils ont les dents singulièrement blanches. Parfois, derrière une dune, ils s'accouplent avec la femme d'un des vacanciers. Nous sommes quelques-uns à les encercler et à les regarder, un peu en retrait du mari qui filme la scène avec son téléphone portable. Autrefois je le faisais avec notre caméscope. D'autres photographient. Deux ou trois, généralement des nouveaux, se masturbent. Nous nous occupons comme nous pouvons. Ma femme allait jadis parfois derrière les dunes. Je l'y encourageais. Elle n'y va plus. Tu m'ennuies avec cela. Vas-y toi si ça t'amuse. Moi ça ne me dit plus rien. Je connais tous ces animateurs. Il n'y a plus de surprise. J'ai autre chose à faire. J'ai gardé les cassettes vidéo. Dans mon bureau à la maison. Parfois je les effleure. J'essaie de faire naître un regret. Rien ne vient. Ma femme se fait bronzer. Elle remplit des grilles de mots croisés et de sudoku. Pour les hommes, il y a les masseuses. Elles sont exotiques. Ne parlent par notre langue. Nous les retrouvons dans des cabanes en paille qui sentent les huiles essentielles. Elles sourient toujours, ont les mains douces et le sexe épilé. Les buffets sont copieux mais invariables.

●

Nous mangeons trop. Nous dormons ensuite dans nos chambres ou sur la plage. Vers cinq heures nous rentrons. Je prends une douche. Ma femme un bain. Elle dispose des bougies sur le bord de la baignoire. Elle se sèche. Passe sur son corps une crème hydratante. Se maquille. Nous nous habillons pour la soirée. Souvent en blanc. Cela fait ressortir notre bronzage. Matières nobles. Lin. Soie. Crêpe de Chine. Le dîner est servi à partir de vingt heures. Les bateaux appareillent à dix-huit. Nous voguons environ une heure. Vers le large. Vers le sud. Chacun est sur le pont. À la proue. Les premiers qui les aperçoivent avertissent les autres. Nous sommes excités. C'est le meilleur moment de la journée. Une barque, deux, parfois trois ou quatre. Grandes et artisanales. Longues et qui peuvent accueillir une dizaine de personnes. Sauf qu'elles en contiennent le triple. Elles débordent. Des canots pneumatiques parfois. Des enfants, des hommes, des femmes, debout les uns contre les autres. Noirs. Serrés. Tellement serrés. Tellement noirs. Des vieillards aussi. Noirs également. Et chaque barque à ras de l'eau. À deux doigts de couler sous leur poids. Ils nous voient. Agitent leurs bras pour nous appeler. Nous aussi nous agitions les bras. Nous nous approchons des barques. Nos bateaux tournent autour d'elles. De plus en plus vite. Créant d'immenses vagues qui les font balloter et finissent par les renverser. Nous faisons hurra quand elles chavirent. Nous regardons les corps dans l'eau. Certains coulent immédiatement. D'autres nagent. Ceux qui nagent finissent par couler aussi. Leur agonie est plus longue. Ce ne sont pas les plus chanceux. Nous lançons des paris. Bientôt il ne reste plus personne. Nous gagnons à chaque fois. Ce n'est pas drôle au fond mais cela nous divertit. La mer est de nouveau lisse et tranquille. Sublime. Le soleil s'y fond avec lenteur. Nous rentrons. L'air du large nous a fatigués. Nous parlons peu. Nous sommes pensifs. Mais à quoi pensons-nous. Il est temps de prendre l'apéritif. Suivra le dîner. Chaque jour est identique. Les vacances sont monotones. Mais ce sont les vacances.

Philippe Claudel (2017), *Inhumaines*, Stock, Paris, p. 25-28.

(éd. de réf. Le livre de Poche)